

LA FIGURE DE LA MÈRE DANS ANNA, SOROR...

par André COURRIBET (Sofia)

Dans *Anna, soror...* ^[1], Valentine, la mère d'Anna et de Miguel, semble, selon les propres mots de l'auteur, "un premier état de la femme parfaite tel qu'il [lui] est souvent arrivé de la rêver : à la fois aimante et détachée, passive par sagesse et non par faiblesse [...]" ^[2].

Ce personnage, qui a toute la sympathie de son créateur et incarne "une bonne part de [son] idéal humain" ^[3], occupe matériellement très peu de place, environ le quart de la nouvelle toute centrée sur l'inceste entre frère et sœur, son cheminement, sa réalisation et ses conséquences. Le rôle de Valentine n'est cependant pas sans importance en ce qui concerne la maturation de l'inceste dans la perspective duquel je me placerai pour tenter une brève analyse de ce personnage.

Cette importance de la mère, l'ambiguïté même de l'incipit : "Elle était née à Naples en l'an 1575" (p. 9), la suggère, incipit qui se rapporte à Anna mais qui déroute le lecteur, Valentine apparaissant d'emblée comme le personnage principal des premières pages du récit, centre de la vie familiale, vers qui tout converge. En quelques pages nous est décrite sa vie, de son mariage à sa mort avec un raccourci rapide sur son enfance. C'est un personnage tout en sourdine que nous découvrons, dont l'existence, faite de douceur et de discrétion est tout entière consacrée à la solitude, à la méditation et à la charité. Valentine concentre en elle les vertus d'une "épouse irréprochable" (p. 10) et d'une mère aimante, qui font d'elle un être de perfection. La description que fait l'auteur du personnage, qui relève d'une esthétique de la statuaire dans ce qu'a de figé, de statique ce portrait ^[4], rehausse cette perfection. Sans touche pittoresque, réduit

[1] Les références au texte sont faites d'après le recueil *Comme l'eau qui coule*, Paris, Gallimard, 1982.

[2] "Postface" à *Anna, soror...*, *Comme l'eau qui coule*, op. cit., p. 246.

[3] *Ibid.*, p. 247.

[4] On pense ici à l'attitude de Valentine au couvent d'Ischia, "[...] un Phédon ou un

même à un certain flou – trois brefs détails seulement mettent en relief la beauté physique de Valentine : “Valentine était belle, claire de visage, mince de taille” (p. 9) –, ce portrait suffit toutefois à résumer une perfection, écho d’une autre perfection, morale celle-là, et à garder au personnage une auréole de mystère qui contribue à faire de Valentine un idéal. C’est ainsi que la voient d’ailleurs ses enfants qui “vénéraient en elle une madone” (p. 11).

Si à aucun moment Valentine ne s’abandonne à des élans d’excessive tendresse, de démonstrations d’affection maternelle exagérées, ayant acquis très tôt “une singulière gravité et le calme de ceux qui n’aspirent pas même au bonheur” (p. 10), elle n’en est pas moins une mère soucieuse de dispenser à ses deux enfants une éducation que l’on pourrait qualifier d’ouverte, développant chez eux sensibilité et finesse d’une part, une certaine philosophie de la vie tout empreinte de sérénité et de sagesse d’autre part, leur découvrant les sages et les poètes, et leur enseignant, dès leur plus jeune âge, Cicéron, Sénèque et Platon. Cicéron, l’orateur, le beau parleur révèle la grande richesse de ses dons intellectuels, dans une œuvre d’intelligence, de sensibilité et de finesse. Avec Sénèque, le philosophe moral, auteur de *De la Clémence* et de *De la Tranquillité de l’âme*, les deux enfants apprendront, à l’égal de leur mère, au-delà de leur passion, la paix et la sérénité de leur âme^[5]. Quant à Platon, il pourra offrir à Anna et Miguel, avec *Le Banquet*, comme une première initiation à l’amour.

Valentine est donc présente à la vie de ses enfants. C’est autour d’elle que s’organise la vie ; c’est elle qui favorise un état d’unité, un état de paradis fait d’innocence et de bonheur où ne transparait pas

Banquet sur les genoux, ses belles mains posées sur l’appui de la fenêtre ouverte, médit[ant] longuement devant la baie merveilleuse” (p. 11). Il convient de mentionner surtout l’aspect de géante que prend Valentine sur son lit de mort : “Dans le grand lit à baldaquin son corps mince s’allongeait, moulé par le drap comme celui d’une géante sur sa literie de pierre” (p. 24). Ou encore : “[...] son visage aux larges paupières profondément entaillées rappelait celui des statues que l’on exhume parfois en fouillant la terre de la Grande-Grèce, entre Crotoné et Métaponte” (p. 26).

[5] Les marques de cette sérénité, après la consommation de l’inceste, se répètent dans le texte. Ainsi, Miguel “[...] ne regrettait rien. Il remerciait Dieu de n’avoir pas permis qu’il s’en allât sans ce viatique du départ. [...] Et, certain d’accomplir sa mort comme il avait accompli sa vie, il sanglotait sur son bonheur” (p. 49).